

Contrairement à ce que laissent penser certains films, la vie n'est décidément pas un long fleuve tranquille. Nous savons tous que, le lundi, ce n'est pas forcément ravioli. Mais, nous faisons avec, soutenus par nos proches, famille et amis. Ils allègent nos douleurs et les rendent plus supportables, à condition qu'ils n'en soient pas la cause ...

Ainsi, voici l'histoire d'une amitié, d'une fille, d'une femme, d'une guerrière. Je la connaissais depuis 10 ans. Elle était ce genre de personne que le destin place sur votre chemin pour illuminer votre parcours et vous donner des leçons de vie, de force, de courage. Elle était mon amie. Elle s'appelait Magdalena ... Enfin, juste Magda.

-----

Nous nous étions rencontrées le premier jour d'école, à notre rentrée en CP. J'étais une petite chose terrifiée, blottie dans un coin de la classe, de lourdes larmes coulant le long de mes joues à la vue de ma mère qui s'éloignait. Autour de moi, des dizaines d'enfants. Certains, tout comme moi, pleuraient à chaudes larmes, d'autres hurlaient accrochés à leur parent, quelques-uns semblaient sereins, malgré le brouhaha ambiant, dans ce tout nouvel environnement. Je les observais, le cœur gros, en tentant de regagner mon calme et maîtriser mon souffle, résignée à mon triste sort.

Lorsque, subitement, une explosion de couleurs m'extirpa de mes sombres pensées : elle surgit dans la pièce avec son imper rouge, son bonnet de laine jaune à pompon et ses bottes de pluie "licornes". Son large sourire à la dentition presque complète, ses longues tresses blondes et les deux grosses billes d'un bleu de glace judicieusement placées juste au-dessus de son petit nez retroussé faisaient d'elle un véritable toon, un vrai personnage tout droit sorti d'un dessin animé. Elle traversa gracieusement la classe, en chantonnant une comptine et en alternant petits sauts et pirouettes. La maîtresse regarda passer cette étrange petite créature, à la fois amusée et soulagée de voir qu'au moins une de ses élèves ne semblait pas venir sous la contrainte. Après un rapide coup d'œil circulaire, la fillette stoppa soudainement sa chorégraphie face à moi, comme intriguée par mon inertie. Elle s'approcha de moi avec la plus grande des délicatesses, comme si elle tentait d'approcher un petit animal sauvage apeuré.

"Tu t'es fait mal ?

— ... Non ...

— Alors tu es triste ?

— ... Oui ...

— Pourquoi ?

— ... Parce que j'ai peur et que ma maman est partie ...

— Tu as peur de venir à l'école ? Il ne faut pas. Regarde ! Tu t'es déjà fait une copine ! Moi, c'est Magda ..."

Et effectivement, c'était fait. Une délicate attention, quelques mots bien pensés, un large sourire édenté et une tentative de clin d'œil raté : Il n'en fallut pas davantage pour dissiper mes craintes, me rendre le sourire et faire d'elle ma meilleure amie ... BFF, comme diraient les d'jeunsss. Et, dès lors, nous ne nous sommes plus quittées.

Magda habitait à quelques rues de l'école, avec ses parents et son petit frère, dans un vieil immeuble délabré des années 50. Leur appartement ne payait pas de mine mais il avait été décoré avec goût et simplicité. Je me souviens surtout de la chambre de mon amie dont elle avait couvert les murs roses de dessins, photos, posters, tags et autocollants en tous genres. Si l'on devait faire le parallèle avec son esprit, j'y voyais là un véritable symbole de vivacité et de joie de vivre. Si j'avais, à l'époque, transposé cette même analyse sur ma personne, le "beige bof" et l'absence du moindre de poster sur les murs de ma chambre ("parce que ça risque d'abîmer la tapisserie !") m'aurais laissée penser que j'étais d'une banalité accablante. Heureusement pour moi, je n'avais pas encore débuté mon introspection.

La mère de Magda était adorable. Une femme douce et bienveillante qui alternait petits boulots ingrats et gestion aléatoire de sa vie de famille. A chaque fois que j'étais invitée à venir "faire le goûter" chez eux, elle nous préparait des tartines de beurre qu'elle saupoudrait de chocolat à l'aide d'un pochoir en forme d'étoile, afin de donner à ce modeste en-cas un petit côté magique. C'était le genre de mère qui étouffait ses enfants à coups de baisers et des câlins, attaques quotidiennes de tendresse qui finissaient, la plupart du temps, en fous-rires généralisés. Elle se disait très maladroite et nous expliquait avec humour l'origine de chaque cicatrice ou hématomes que nous découvrions par hasard, au détour d'un regard. "J'ai deux mains droites !" disait en souriant cette gauchère contrariée. Et nous en rigolions avec elle ... à l'époque.

Son père, quant à lui, était d'un tout autre genre. Grand et imposant, sa seule présence avait tendance à plomber quelque peu l'ambiance. De retour chez lui, chaque soir, il avait toujours ce même rituel : il se vautrait sur le canapé, jetait ses pieds encore chaussés sur la table basse et zappait à tous-vas, en critiquant chaque programme jusqu'à trouver le "moins pire" à son goût. Si elle ne l'avait pas déjà fait, il criait à sa femme de lui apporter une bière et de faire taire les "gosses". Et elle s'exécutait, sans rechigner, avec un sourire, en profitant pour lui offrir (disons plutôt, pour lui voler) un baiser, par la même occasion. Une fois la pression descendue (dans tous les sens du terme), il daignait enfin accorder un peu d'attention au reste de la famille. Des fois même, un peu trop ...

Enfin, le petit frère de Magda, Tony, était une vraie petite peste, du moins le pensions-nous à l'époque. Il n'avait que 2 ans d'écart avec elle mais cela nous suffisait pour dire de lui, au fur et à mesure des époques, "c'est un vrai bébé" puis "il est trop petit" ou encore "ce n'est qu'un gamin". Cette petite différence d'âges rendait sa présence et sa curiosité enfantine insupportables pour les jeunes filles en devenir que nous étions. Pas les mêmes jeux, pas les mêmes copains, pas les mêmes centres d'intérêts ... Et cette sempiternelle injonction de Magda : "SORS DE MA CHAMBRE !!!". Mais, contre toutes attentes, si quelqu'un s'en prenait à lui, dans la cours ou sur le chemin de l'école, elle pouvait se transformer en une véritable furie, afin de prendre sa défense. Et, de fait, je prenais, moi aussi, les armes pour protéger mon petit frère de cœur. Avec les années, au collège puis au lycée, les rôles se sont quelque peu équilibrés voire inversés, notamment quand certains garçons venaient à tourner de trop près autour de nous. Avantages mais parfois inconvenients, quand les garçons en question nous intéressaient également.

De mon côté, j'étais fille unique donc pas de problème de petit frère casse-pieds. Juste des parents et Buddy, mon gros Bouvier Bernois que je serrais très fort contre moi à chaque fois que le ton montait à la maison. Nous habitions dans un petit pavillon mal entretenu au jardin délaissé. Ce qui pouvait ressembler au symbole de réussite de la famille modèle de classe moyenne était en fait à l'image de mes parents : tout était dans

le parasite. Mais, à bien y regarder, tout était à l'abandon. La maison, son jardin, leur couple.

Ma mère était professeur de math dans un lycée de banlieue. Un job qui ne fait pas forcément rêver sur le papier (surtout pendant ma scolarité) mais elle aimait son métier, les jeunes qui lui faisaient la misère à longueur de journée et l'idée de (tenter de) leur forger une forme de logique, afin de les "armer" pour l'avenir. Elle, mieux que quiconque, savait donc pertinemment que  $1 + 1$  ne font pas 3, à moins qu'une inconnue s'immisce dans l'équation. Ainsi, régulièrement, elle se devait de rappeler ce principe de base à mon père qui, par période, donnait un peu trop de sa personne à son métier. Lui, professeur de philosophie à la fac, aimait disserter, débattre, flirter avec des notions telles que la liberté, la possession, la fidélité, ... et plus encore avec ses étudiantes. Ainsi, à chaque fois que le pot aux roses était découvert, des cris, des accusations, des menaces, des regrets, des promesses, ... comblaient chaque espace de la maison jusqu'à en devenir étouffant. Puis, les jours passant, il s'excusait, elle pardonnait et tout recommençait. Jusqu'à la fois suivante ... Le parfait contre-exemple d'une relation de couple saine, sereine et épanouie sur laquelle forger son idée de l'amour, pour l'enfant que j'étais. Sans doute une des raisons pour laquelle j'ai longtemps maintenu, volontairement ou inconsciemment, la plupart des garçons à distance, contrairement à Magda ... bien au contraire.

-----

Magda, Magda, Magda ... Mon amie, ma vie, mon univers ...

Tous les matins, la vue de l'autre ensoleillait notre journée et quels que puissent être nos soucis d'enfants puis d'adolescentes, nous les surmontions ensemble. Généralement, il s'agissait de parents dictateurs, de camarades casse-c..... ou de professeurs incompetents. Mais, le simple fait d'en parler rendaient généralement toutes ces contrariétés plus légères, contrariétés pour lesquelles nous inventions souvent des solutions, plus ou moins réalisables (voire plus ou moins légales), pour y remédier. Nous passions ainsi de longues heures à refaire le monde, à imaginer notre futur, à vrai dire nos futurs en fonction des périodes, des modes et des envies. Et tous ces avenir potentiels nous permettaient, le temps d'un instant, d'oublier et de quitter ce monde si imparfait à nos yeux.

Nous nous étions suivies tout au long de notre scolarité, notamment grâce à quelques interventions ciblées de ma mère. J'avais ainsi vu évoluer mon amie tout au long de sa vie. La petite fille colorée et pétillante de l'école était devenue, au collège, une ado sûre d'elle et rebelle. Son style vestimentaire en était la preuve : elle osait et elle assumait. Les filles la jalousaient. Les garçons la badaient. Et moi, je l'enviais, tout en sachant que je n'aurais jamais eu le courage d'en faire autant. Il faut avouer que le style "Like a virgin" n'était pas fait pour tout le monde et, avec le recul, je me dis que ma lucidité de l'époque peut désormais être interprétée comme une forme de maturité ... Enfin, je me rassure comme ça. Mais quoi qu'il en soit, c'était mon amie. A moi. Et j'en étais fière.

Certains de nos camarades ont bien tenté de s'incruster dans notre "CD2" (Clan des 2) mais sans succès. Sans véritablement avoir été refoulés, ils n'étaient tout simplement pas parvenus à s'y faire une place. Notre monde n'était fait que pour deux et nous nous auto-suffisions à nous-mêmes. Pléonasme, me dites-vous ? Peut-être bien. Mais vous aurez d'autant mieux compris l'idée. Nos habitudes, notre complicité, nos éclats de rire inexplicables, notre humour si particulier, ... tout ce qui nous unissait n'était pas accessible au premier venu et nous rendait quelque peu "étranges" aux yeux des autres, bizarres, intrigantes ... Mais nous n'étions pas pour autant mises de côté, bien au

contraire, et nous inviter à une soirée gageait de sa popularité. Cette notoriété aurait pu nous rendre hautaines ou mesquines mais ce n'était pas dans notre nature. Dans notre bulle, coupées des autres, de leurs histoires de bandes, de leurs bassesses quotidiennes à l'égard des plus faibles, de leurs défis à l'égard de l'autorité, ..., nous n'avions sans doute pas eu besoin de développer cette agressivité défensive, pourtant gage de respect (ou de crainte) en milieu scolaire.

Les choses ont quelque peu changé à l'arrivée de la puberté. Les garçons, subitement "plein de foutre et d'hormones" (clin d'œil à Johnny Utah ...), sont devenus encore plus couillons et plus pressants que d'habitude, tentant par le biais de manœuvres plus ou moins douteuses d'attirer notre attention, enfin surtout celle de Magda. Ils jouaient les petits hommes, défiant leurs camarades et roulant des mécaniques, le tout en surveillant du coin de l'œil une éventuelle réaction de l'objet de leur désir naissant. Et nous nous en délections, observant de loin leur petit manège et leur jetant quelques œillades furtives occasionnelles, afin de maintenir leur intérêt en éveil. Ce fut l'époque des premières intrigues amoureuses qui débutaient souvent par un "Y'a Sébastien qui a dit à Nicolas qu'il avait entendu Laurent dire qu'il te trouvait jolie ..."; des premiers petits copains aussi gênés que maladroits, tels des poulets face à un couteau suisse ; des premiers rendez-vous sous le vieux chêne, au fond de la cours, ou derrière le gymnase, à la récré, sous le regard intrigué des copains qui voulaient voir comment ça se passait ; des premiers "smacks", aussi furtifs qu'un mamba noir, puis des baisers, plus intrusifs, plus "beurks", avec cette question existentielle "Dans quel sens on doit tourner la langue ?". Bref, les premiers émois qui font vibrer et émoustillent, que l'on fasse partie des protagonistes ou pas. Et le "ou pas", généralement, j'avoue, c'était pour moi. Pour sûr que j'aurais aimé être moi aussi, à l'occasion, au centre de nos intrigues ... Mais, puisque Magda était le soleil qui illuminait ma vie, il m'était bien difficile de briller à ses côtés. Mais je m'en accommodais, me confortant dans l'idée que je n'avais ainsi pas besoin de lutter contre ma timidité maladive.

Tous les soirs, à la sortie des cours, elle venait à la maison, officiellement pour faire les devoirs, officieusement pour notre débrief quotidien. Tony y était toléré, à condition express de ne faire aucun commentaire sous peine d'exclusion définitive. Il se posait tranquillement dans un coin et s'occupait (devoirs, dessins, walk-man), adossé à Buddy qui appréciait particulièrement ces petits moments de douce complicité avec le jeune bipède. Magda et moi préparions un gargantuesque plateau-goûter (principalement pour nourrir le silence de Tony) et nous finissions par monter dans ma chambre. Elle me racontait alors tout ce que j'avais pu rater de sa journée. Nous analysions les forces en présence, les sentiments vécus, la situation engendrée et nous débattions de la marche à suivre pour atteindre notre objectif (oui oui ! notre objectif !). Je me contentais ainsi de vivre une partie de ma vie par procuration, sans toutefois aller jusqu'à mettre du vieux pain sur mon balcon (faut pas pousser !) mais en récoltant, chaque soir, les détails croustillants que me partageait Magda et en laissant, chaque nuit, mon imagination faire le reste.

A la nuit tombée, ils finissaient par rentrer chez eux, à regrets, juste après avoir décliné l'invitation à souper de ma mère. Il est vrai que sa cuisine expérimentale faisait peur, avait déjà occasionné quelques dégâts digestifs dans le passé et aurait pu être la cause de ses refus. Mais je savais que non, que même s'ils retardaient le moment de rentrer chez eux, ne pas rentrer pour le dîner pouvait être bien pire, à moins de prévenir ses parents (notamment son père) plusieurs jours auparavant.

Leur situation s'était passablement dégradée pendant notre période lycée, quand l'usine locale avait fermé ses portes et que leur "paternel", comme disait Tony, avait commencé à larver, à longueur de journées, sur le canapé. La consommation de bières avait, de fait, considérablement augmenté, proportionnellement au nombre "d'accidents domestiques" dont était victime le reste de la famille, comme en témoignaient les couleurs dispersées, de temps à autre, sur le visage ou le corps de mes amis. Lorsque je venais à m'en inquiéter, Magda tentait de me rassurer, soit en jouant la carte de l'humour, soit en lâchant momentanément les chevaux de sa colère. Plus rarement, elle craquait, sans mot dire, laissant perler quelques timides larmes et venant se blottir au creux de mon épaule. Je la serrais alors très fort dans mes bras, et, une fois son problème d'incontinence lacrymale résolu, elle changeait rapidement de sujet et je la suivais de bonne grâce dans sa fuite en avant. Mais je restais en alerte, scrutant l'arrivée du moment fatidique où elle n'aurait plus la force de se relever.

De son côté, Tony se blindait, aussi bien moralement que physiquement. Le petit garçon jovial et taquin était devenu un jeune homme sombre et renfermé. Seuls ses amis proches connaissaient le son de sa voix et pouvaient profiter de son esprit brillant et de son humour décapant. Il était carrément devenu beau gosse, sculptural et athlétique, le grand brun ténébreux qui faisait craquer toutes les filles mais dont elles n'osaient s'approcher. Pendant les récrés, grâce à mon statut de "vieille redoublante de terminale" et malgré mes deux têtes de moins, je parvenais aisément à me frayer un chemin jusqu'à lui, à travers la horde de ses amis handballeurs. Chacune de mes intrusions dans leur clan était accompagnée de taquineries à son égard, sur le fait que sa "deuxième frangine venait faire son inspection" ou sur le fait que je puisse être justement autre chose qu'une "deuxième frangine". Tony et moi en sourions et nous laissions planer le mystère, peut-être parce qu'il nous arrivait également de nous poser cette même question, de temps à autre ... De ce fait, aucun de ses amis ne se permettait un mot ou un geste déplacé à mon égard. Et pour cause : L'exemple de Matthieu qui en avait perdu une dent, était encore dans toutes les mémoires. Ainsi, je faisais partie de la caste des "Intouchables" au même titre que Magda. Mais j'avais ce rare avantage sur elle, cet inestimable trésor : la chance d'avoir un frère de cœur. Il devenait, au fil des ans, tout aussi important à mes yeux que ne l'était Magda et il prenait de plus en plus de place dans mon cœur. Il était le frère que je n'avais jamais eu, le confident avec qui échanger, le protecteur sur qui compter, l'homme sur qui (secrètement) fantasmer, ... Il me redonnait confiance en "l'autre genre" et me laissait espérer ou entrevoir des histoires, tout du moins une histoire dans laquelle je serai enfin la principale protagoniste ... à ses côtés, qui sait.

Nos "simples aperçus occasionnels" à la récré se transformèrent, petit à petit, en des "rendez-vous informels réguliers", que ce soit dans la cours du lycée ou ailleurs. Si mes nobles motivations initiales étaient de sonder l'ambiance familiale afin de soutenir Magda, nos conversations prirent très rapidement un tout autre chemin. Et c'est ainsi qu'au bout de 10 ans, je faisais enfin la connaissance de Tony qui, tout comme moi, avait passé tout ce temps dans l'ombre de Magda. Nous avons une vie de souvenirs en commun, tout en ayant grandi sur des voies parallèles, sans jamais nous être croisés véritablement. J'adorais discuter avec lui, commenter les dernières sorties ciné et débattre sur l'intérêt (ou pas), pour un super héros, de porter une cape, échanger sur nos références musicales (ou juste "sonores", concernant ses choix), me battre contre sa récente addiction au tabac, comparer ses résultats sportifs à mon manque d'activité physique, échanger sur tout, sur rien, ... bref, sur autre chose que sur les histoires de "cœur" de Magda qui devenaient de plus en plus nombreuses, de plus en plus complexes, de plus en plus darks.

Fait exprès ou pas, j'eus l'impression, pendant quelque temps, que plus je me rapprochais de son frère, plus Magda s'éloignait de moi. Elle multipliait et enchaînait les conquêtes avec une telle rapidité que j'en étais larguée. Ma chère amie que j'avais suivie toutes ses années m'échappait. Elle ne se donnait même plus la peine de me faire le résumé des épisodes précédents. Je ne pouvais plus suivre. Je ne voulais plus suivre. Ses histoires ne me faisaient plus rêver et il était sans doute temps désormais que je vive les miennes. Magda l'avait bien vu. Je n'ai jamais su si cela avait été une volonté de sa part, une façon de couper ce lien qui nous unissait au détriment de ma vie sociale et amoureuse, un moyen de me forcer à prendre mon envol. Quoi qu'il en soit, petit à petit, notre relation s'est faite plus discrète, nos échanges plus rares, sans que notre affection n'en pâtisse pour autant. Du moins, c'est ce que je pensais, peut-être parce que, de mon côté, mon cœur était comblé par "autre chose". Même si son attitude me rendait quelque peu perplexe, voire inquiète par moment, je la croyais heureuse. A moins que je ne m'en sois convaincue, à l'époque, pour me permettre de vivre pleinement ma propre histoire. Je ne sais plus trop. Mais j'aurais dû me rendre compte que derrière cette volonté effrénée de vouloir profiter de la vie, ce besoin insatiable de liberté, se cachait quelque chose de bien plus dramatique.

-----

Ce jour-là, j'étais arrivée en avance au lycée, dans l'espoir d'entrevoir Tony avant le début des cours. Je voulais profiter du moindre instant avec lui, avant de partir chez mes grands-parents, le soir même, pour les vacances de Noël. Douze jours sans le voir. Cela me minait déjà le moral et rendait cette période de fêtes bien morose. Habituellement, nous le fêtions tous ensemble. Magda et lui étaient toujours invités à venir le 25 décembre après-midi, afin d'ouvrir les cadeaux que mes parents et moi avions prévus pour eux. Mais, cette année-là, Papy Ro (le père de ma mère) avait réclamé notre venue, sentant sa dernière heure poindre le bout de son nez ... comme chaque année. Malgré leurs mauvaises relations (leur absence de relation, pour être exacte), ma mère avait, cette fois-ci, accepté de bonne grâce, afin d'éviter les éternels sermons de sa propre mère.

Alors que la première sonnerie retentissait, j'aperçus Magda à l'angle de la rue. En un autre temps, en un autre lieu, on aurait pu croire qu'elle partait au combat. Elle marchait droit vers moi, d'un pas décidé, habillée de noir, chaînes aux poignets, la rage en guise de maquillage. Si, par le biais d'un surplus de fond de teint, elle avait tenté de cacher les derniers échanges familiaux, elle n'avait pour autant réussi à dissimuler la haine que cela avait fait naître en elle. Et, quand, enfin, je vis Tony, je compris pourquoi. A quelques pas derrière elle, il se rapprochait lentement de moi. Sa casquette baissée et ses lunettes noires qui cachaient à peine les dernières traces de sang et les ecchymoses, me laissaient imaginer le pire. Et, j'allais bientôt y faire face.

Tous deux s'arrêtèrent à mon niveau. L'émotion au bord des yeux, je ne savais pas quoi faire, lequel de mes amis serrer en premier dans mes bras, tous en sachant que ni l'un, ni l'autre ne se laisserait faire. En voyant Magda au bord de l'explosion, je me contentai d'un mot :

"Raconte".

Et il n'en fallut pas davantage. Les vannes s'ouvrirent et elle me narra en détails, pour la première fois de nos vies, l'effroyable vérité de son quotidien.

Ce matin-là, ils découvrirent, une fois de plus leur père vautré sur le canapé. Il y avait passé la nuit, à cuver les packs qu'il s'était enfilé la veille au soir. La raison de cette beuverie ? Il n'y en avait pas. Il n'y en avait plus depuis longtemps. Alors qu'elle

débarrassait les cadavres, leur mère avait eu le malheur de le réveiller en renversant un vase. En sursaut et de rage, il l'avait alors attrapée par les cheveux avant de la jeter par terre. Elle s'était péniblement relevée, terrifiée, en s'excusant du bruit occasionné, pendant qu'il s'allumait une cigarette en lui hurlant d'aller lui chercher une nouvelle bière. Alors qu'elle lui apportait la boisson, prétextant qu'elle n'était pas assez fraîche, il l'avait agrippée par le bras et il lui avait écrasé sa cigarette au creux du coude. Alertés par les cris de leur mère, mes amis s'étaient précipité à son secours. Magda, dans un premier temps, avait tenté de l'arrêter en s'interposant. Mais son père l'avait violemment repoussée d'un coup au visage. Elle ne faisait clairement pas le poids face à cette armoire de cruauté et de violence et avait valdingué à l'autre bout de la pièce. Elle s'écrasa lourdement sur le sol, sonnée par la douleur. C'est alors que Tony avait foncé sur son père, lui assenant un violent coup de poing à la mâchoire. Dans un premier temps, surpris de voir son fils s'en prendre à lui, son père mis quelques secondes avant de riposter. Mais quand il réalisa ce qui venait de se passer, il entra dans une rage noire et se mit à fondre sur lui et à le marteler de coups. Quand Magda rouvrit enfin les yeux, elle vit son père rouer Tony de coups de pieds, son frère inerte, par terre, et sa mère, en pleurs, suppliant son père d'arrêter. Tel un félin jouant avec sa proie, voyant que son fils ne bougeait plus, il s'en lassa et s'éloigna, claquant la porte d'entrée derrière lui, non sans avoir, une dernière fois, craché sur son fils sa haine, ses insultes et sa salive. Seuls les sanglots de sa mère vinrent casser l'assourdissant silence causé par son départ. Elle tomba à genoux près de Tony, n'osant le toucher. Magda se précipita vers lui, le cœur tambourinant dans sa poitrine. Les mains et le visage en sang, il ne réagissait pas. Soudain, il ouvrit les yeux et lança un regard rassurant à sa sœur, un regard qui en disait long. Il était en vie. Ils survivraient. Mais plus jamais ça. Il finit par se redresser puis se relever doucement pendant que Magda aidait sa mère à en faire autant. Elle tenta de la calmer alors qu'elle-même n'y parvenait pas. Mais, elle prit sur elle et fit semblant, comme d'habitude.

C'est donc ainsi qu'avait donc débuté leur journée. Une journée de plus dans leur vie de merde. Mais c'était celle qui les avait décidés à faire changer les choses, la première journée du reste de leur vie. Il fallait que ça change. Plus jamais ça.

Quand Magda eut fini de me raconter leurs malheurs, j'aperçus une larme couler sur la joue de Tony, larme qu'il fit aussitôt disparaître d'un revers de manche. Cette simple goutte me fendit le cœur et je ne pus m'empêcher de me jeter sur lui, de le prendre dans mes bras et de le serrer aussi fort que ma maigre musculature me le permettait. Dans la foulée, j'attrapai également Magda par le bras, l'obligeant à nous rejoindre. Et nous restâmes là, ainsi, pendant de longues secondes, faisant abstraction du reste du monde, à commencer par la deuxième sonnerie indiquant le début des cours. Et nous y serions peut-être encore si une troisième sonnerie ne nous avait pas extraits de notre bulle. Mais celle-ci était bien plus familière pour Magda puisqu'il s'agissait de son téléphone. Quand elle vit le numéro de sa mère s'inscrire sur l'écran du smartphone, elle se figea trois secondes avant de décrocher.

"Maman ? ... Qu'est qu'il y a ?

— ...

— Maman ?!

— ..."

Et puis plus rien.

Nous nous jetâmes un rapide coup d'œil. Nous avons peur de comprendre. Peur du pire. Mais, comme une évidence, nous nous lançâmes dans une course effrénée en direction de leur immeuble, de leur mère.

Une fois sur les lieux, la scène me sembla surréaliste. Magda et Tony se précipitèrent vers le salon et c'est là que nous découvrîmes le corps de leur mère, figé sur le sol, recroquevillé dans une mare de sang. Et, à ses côtés, regardant la télé, paisiblement installé dans son fauteuil, leur père, alcoolisé et inconscient des conséquences de ses actes. Aucun mot, aucune parole. Seule la télé nous rappelait à cette triste réalité. Tony tomba à genoux, à côté de sa mère, et s'effondra en sanglots, conscient de n'avoir pas pu éviter le pire. Magda, de son côté, observait ce corps, ces maigres jambes couvertes de bleus, ces bras brûlés par tant de mégots, ces petits doigts brisés qui, malgré la douleur, s'étaient désespérément accrochés à deux choses. Deux simples objets : le téléphone avec lequel elle avait tenté de dire adieu à ses enfants et ... un couteau. Un simple couteau de cuisine. Un couteau avec lequel elle avait sans doute essayé de se défendre. De se défendre ? Non. Elle aurait pris quelque chose de plus gros, comme une poêle. Un couteau ?... Pour se défendre ou pour attaquer ? Pour attaquer. Pour éliminer la source du mal, l'origine de tous leurs maux. Pour les libérer, tous les trois. Pour vivre. Enfin vivre.

Alors que j'en arrivais au terme de mon analyse, mon regard croisa celui de Magda qui, sans nul doute, en était arrivée à la même conclusion. C'est alors qu'en une fraction de seconde, après avoir jeté un ultime coup d'œil à sa mère et à Tony, elle se baissa, ramassa le couteau et l'enfonça dans le torse de son père. J'eus l'impression que la scène se déroulait au ralenti : L'attaque, la douleur, la surprise, l'incompréhension puis la fin. C'en était fini de lui. Mon propre cri me fit sursauter et me fit décrocher de mon rôle de simple spectatrice. Je me mis à pleurer toutes les larmes de mon corps, peu familière à toute cette violence. Attristée par le fait que mes amis, en un jour, venaient de perdre mère et père. Mais surtout consciente que mon amie venait de sacrifier, sous le coup de la haine, une partie de son avenir, un morceau de son âme. Mais Magda restait là, immobile, à observer le visage crispé de ce père tortionnaire qu'ils avaient craint tout au long de leur vie et qui, désormais, n'était plus rien. Tony, lui, choqué par le dernier geste de sa sœur, cherchant à calmer sa respiration, s'était reculé et, adossé au mur, se tenait la tête, une tête trop lourde, une tête meurtrie au bord de l'explosion. Je m'assis à ses côtés et le pris une nouvelle fois dans mes bras, en tentant de calmer nos sanglots et nos tremblements.

Au bout de quelques minutes et après mûre réflexion, Magda prit son téléphone et appela la police pour leur signaler le décès de ses parents. A leur arrivée, je fus surprise de constater que les agents dépêchés sur les lieux connaissaient déjà le prénom de mes amis. Mais, à bien y réfléchir, ce n'était sûrement pas la première fois qu'ils venaient chez eux. Ils savaient déjà. Tout le monde savait déjà. Magda et Tony furent emmenés à l'hôpital pour être soignés et constater l'étendue de leurs blessures. On ne me permit pas de les accompagner ; on appela mes parents afin de les informer de la situation et on me ramena chez moi, après avoir récupéré mon témoignage. Quel témoignage ? Et bien, l'histoire d'un père violent qui bat sa femme et ses enfants, d'une fille qui ne fait que se défendre après avoir assisté à l'agression de son frère et au meurtre de sa mère, une banale histoire de violence conjugale et de légitime défense, comme on en voit tous les jours aux infos. Rien d'exceptionnel quoi.

-----

Malgré quelques incohérences dans le dossier, il n'y eut aucune poursuite contre Magda. C'eut été un comble. Et puis, comme je vous l'ai dit, il ne s'agissait que de "légitime défense".



A leur sortie de l'hôpital, mes parents proposèrent tout naturellement à Magda et Tony de vivre avec nous, ce qu'ils acceptèrent volontiers.

Tony fut suivi quelques temps par un psy mais comme celui-ci parlait encore moins que lui, ça l'a "saoulé". Il fit sans et s'en sortit tant bien que mal. Il vécut avec nous pendant quelques années, jusqu'à son départ pour la Fac. Nous restons en contact, nous en avons tous les deux besoin.

Magda, de son côté, ne passa que quelques mois avec nous puis elle nous quitta. Les premiers temps, elle nous donnait de petits signes de vie occasionnels, puis plus rien. Aux dernières nouvelles, elle s'était trouvée quelqu'un avec qui elle avait rapidement emménagé. Un type sympa, de ce qu'elle en disait, "Un peu possessif mais rien de bien grave ...".

Elle était mon amie.

Elle me manque ...